



Guyane

LA FORÊT AUX MILLE TRÉSORS

Texte et photos: Aurélien Brusini



Le Mont Itoupé (830m) n'est accessible que par voie hélicoptérée. Une clairière de dépose a été aménagée par les agents du Parc amazonien de Guyane pour l'accessibilité au camp de base des scientifiques.



Camille Dezécache et Stanislas Talaga installent un piège lumineux. Les morphos, papillons emblématiques d'Amazonie, ne se laissent pas facilement attraper et sont capables de s'extraire des pièges.

Retour à la nature brute et immersion en forêt amazonienne pour suivre des chercheurs en mission sur le Mont Itoupé. Leur but: mieux comprendre la forêt, les changements climatiques et découvrir de nouvelles espèces.

«**B**aisse la tête et dirige-toi tout droit!», s'époumone Olivier Brunaux, le chargé de recherche à l'Office National des Forêts (ONF), agrippé à la portière de l'hélicoptère, le visage fouetté de poussière rousse soulevée par les pales dans une avalanche de décibels qui contraste avec le survol grisant de la canopée amazonienne depuis Cayenne, sur plus de 200 kilomètres, cap au sud. Un voyage dans les couloirs du temps, jusqu'à cette improbable zone d'atterrissage, grain de beauté ocre sur le flanc ouest du Mont Itoupé. Lorsque l'ombre des premiers feuillages nous enveloppe, le pilote s'évanouit déjà dans le soleil, vers d'autres rotations, pour acheminer le complément de matériel et de l'équipe. Office national des forêts (ONF), institut de recherche pour le développement (IRD), centre national de la recherche scientifique (CNRS) et institut national de la recherche agronomique (INRA); pas moins de trente-deux scientifiques sont déposés pour les quinze jours d'autonomie complète que compte cette première partie de mission d'inventaire pluridisciplinaire initiée par le Parc amazonien de Guyane, dans sa zone de coeur. Le Mont Itoupé, isolé, second sommet du département dont le massif tabulaire

culmine à 830 mètres, fait partie de ces derniers territoires de la planète encore méconnus et inaccessibles et qui pourraient se révéler de précieux laboratoires à ciel ouvert. De tels sommets, rares en Guyane, ont servi de zones refuges lors des périodes de sécheresse qu'a connue l'Amazonie au cours de l'histoire. Ils peuvent aujourd'hui nous aider à appréhender les impacts des changements climatiques.

ATÈLES ET ARAPONGAS

Le calme revenu autour de la clairière nous laisse apprécier l'environnement proche. Le bruissement de la canopée ondulante sous la brise, les dentelles de brume qui tentent encore de s'y suspendre, les parfums d'humus aux éclats de fleurs de chawari, le vol bleu électrique d'un morpho. L'éveil des sens... Tout à coup, chacun se fige, têtes dressées dans un même élan de curiosité empreinte d'émerveillement. Une vibration sonore presque électronique, deux notes appuyées, venues de 30 mètres en surplomb, sont reprises en écho par d'étonnants chanteurs. Les arapongas blancs, surnommés oiseaux cloches, sont les maîtres des lieux.

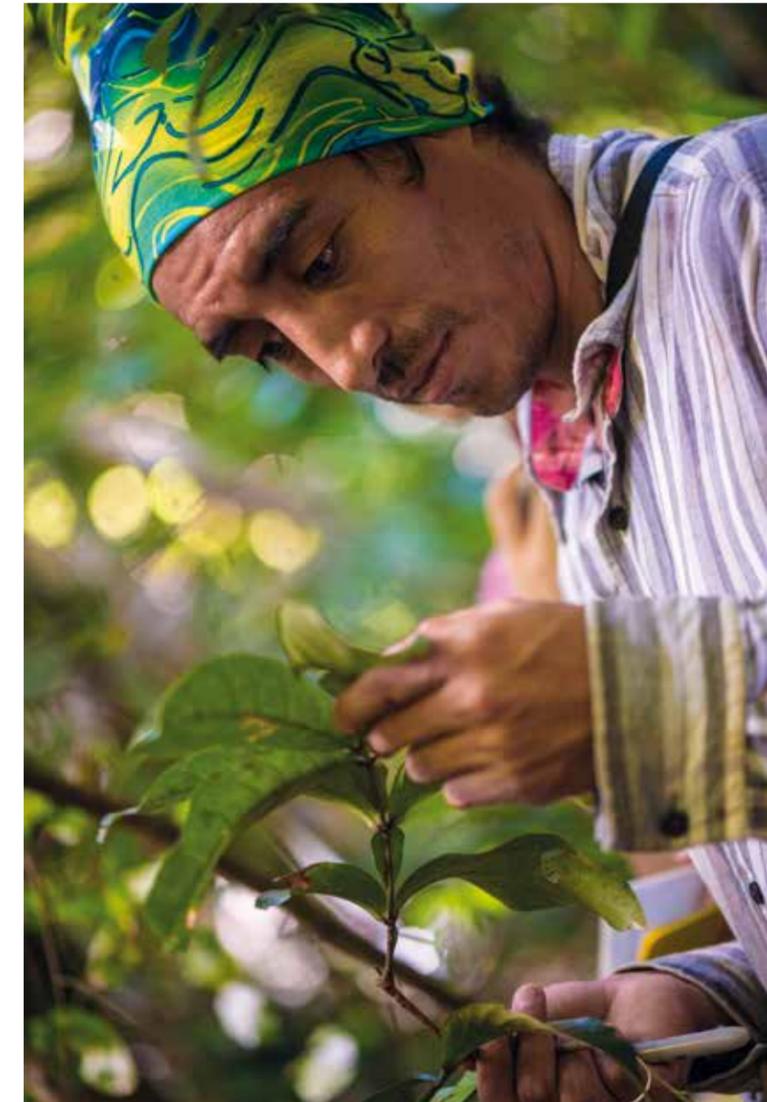
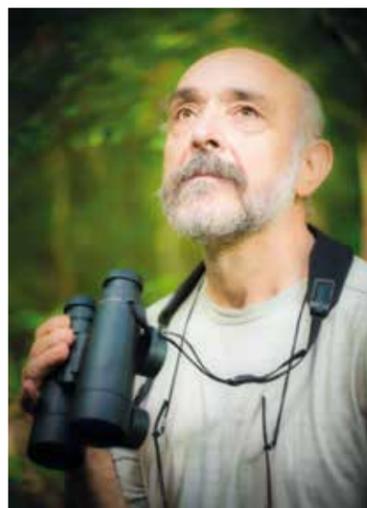


Ce couple d'atèles observe avec surprise ces intrus d'un genre inconnu se déplacer au sol: Valérie Troispoux en plein inventaire fongique et Daniel Sabatier pour l'inventaire botanique.

Ils envoûteront nos journées en forêt submontagnarde et plus haut, dans la forêt de nuages sommitale. Mais ils ne sont pas les seuls à revendiquer leur primauté sur le territoire, fraîchement investi par les chercheurs. D'autres locataires, pour le moins démonstratifs, font leur apparition: les atèles, grands singes-araignées noirs, ou kwatas, se postent en famille, laissant le soin au mâle dominant de nous cribler de graines de yayamadou, grosses comme des citrons verts, lancées de plus de 40 mètres. Les impacts font claquer les bâches et courber l'échine, tandis que les graines qui atteignent le sol le transforment en champ de bataille. Dans la canopée, à chaque munition lâchée, le grand primate tend le cou, s'arc-boute sur sa queue préhensile, puis nous dévisage dans un rictus confinant à l'espièglerie. Le courroux s'estompe bientôt, devant tant d'esprits pacifiques. La troupe passe son chemin, laissant les équipes reprendre leur installation.

SCIENTIFIQUES ET ORPAILLEURS ILLÉGAUX

Le camp de base s'est créé à la sueur de dix agents du Parc, venus des villages de Saül, Camopi et Trois-Sauts sur l'Oya-pock, en amont de la mission. Hélicoptérés à 7 kilomètres du futur camp, ils rejoignent le Mont Itoupé à travers jungle, navigant au GPS, en à peine quatre heures. Leurs objectifs sont alors multiples: nettoyage de la zone d'atterrissage utilisée lors de la précédente mission en 2010, création des espaces de travail au camp avec le bois ainsi coupé et ouverture des six layons, des sentiers, avec des placettes d'inventaires sur plus de 18 kilomètres. «Un sacré défi relevé!», confie Gaëtan Mathoulin, garde moniteur et chef de mission. Car à leur arrivée, ils vont de surprise en surprise, avec la mise à jour d'un petit camp de prospection aurifère abandonné il y a environ un an. Bertrand Goguillon, chef du service patrimoine naturel et culturel, y apporte un éclairage plus large: «Cette malheureuse découverte nous confirme l'importance des orientations prises par le Parc, même s'il n'y a pas eu de chantier d'extraction ici. Il est vital pour ces éco-



Juan Guevara tente d'identifier une espèce botanique à la forme de ses feuilles et, si possible, à ses fruits ou ses fleurs. Au bord du petit ruisseau en amont du camp, cette rainette du genre Phyllomedusa part en exploration.

systemes que nos équipes, en plus des repérages aériens, soient présentes sur le terrain à des fins d'études scientifiques, incitant ainsi les orpailleurs illégaux à s'en détourner...» Une première équipe de botanistes prend la direction du flanc ouest où elle séjournera sept jours, avant de s'établir sur le flanc est pour une seconde semaine, car les deux versants présentent des forêts très différentes, notamment en raison de l'importance des vents et de l'hydromorphie. «Nous partons étudier les conséquences sur la biodiversité des bouleversements environnementaux et anthropiques sur la dynamique forestière», explique Daniel Sabatier, chargé de recherche à l'IRD et initiateur de l'étude.

BICHES ET PÉCARIS

Les huit chercheurs et techniciens, lourdement chargés de tarières pour l'étude des sols, séchoirs, journaux et cartons pour la préparation des herbiers, dégringolent les 350 mètres de dénivelé qui les mènent aux premières zones d'inventaires et à leur campement. L'équipe de Daniel et celles menées par Pascal Petronelli et Christopher Baroloto, botaniste directeur de recherche à l'INRA, étudient en tout quatre layons de 3 kilomètres, subdivisés en parcelles de 100 mètres, sur 20 mètres de largeur, pour les peuplements d'arbres, la densité du sous-bois, des lianes et des palmiers, la hauteur et le degré de fermeture de la canopée, ainsi que les variations topographiques et géologiques.

Le réveil au cœur de l'Amazonie, à l'appel des singes hurleurs roux n'a pas son pareil. Toute la vallée résonne de ces longues vociférations gutturales dans un parfum moussu, juste avant les premiers rayons de soleil. Le camp fourmille à nouveau, tandis que Bertrand Goguillon est déjà loin sur les layons pour inventorier l'avifaune en effervescence, étudiant notamment les peuplements frugivores ou carnivores, suivant la végétation. Il recherche plusieurs espèces d'altitude, des références pour les changements climatiques, comme le colibri de Delphine, le pic or olive ou l'oiseau cloche.



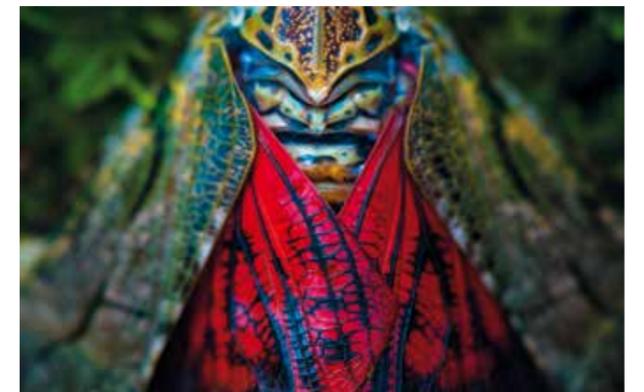


De retour au camp, l'équipe des botanistes s'affaire à la construction des herbiers. Faire sécher des végétaux avec plus de 80 % d'humidité relative est une gageure. Un *Morpho hecuba hecuba* s'est éteint dans le sous-bois, immédiatement découvert par les cohortes de fourmis qui l'arpentent sans relâche.

LES PREMIERS SOIRS SONT L'OCCASION POUR AURÉLIE DOURDAIN, JEUNE GÉOMATICIENNE, DE DÉBUSQUER UNE SPLENDE MYGALE SQUELETTE, SORTIE DU TERRIER SOUS SON HAMAC. VALÉRIE APPRÉCIE À SA JUSTE VALEUR LA RENCONTRE AVEC UN SCOLOPENDRE DANS SON PANTALON DE NUIT...

AVEC LES POSEURS DE PIÈGES

Une cohorte d'étranges coléoptères, aux élytres de plexiglas, progresse péniblement dans le sous-bois, d'arches lianes en escaliers toboggans d'argile, prenant soin d'éviter nids de guêpes et chenilles urticantes. L'entomologiste Greg Lamarre et son équipe montent poser plusieurs pièges d'interception vitrés pour stopper les insectes en vol à des fins d'inventaire, et une série de pièges à appâts fermentés – à base de bananes et de rhum – destinés aux papillons. Jérôme Orivel, myrmécologue directeur de recherche au CNRS installe les fondements d'un piège Winkler: une petite fosse accueillant un flacon de liquide pour capturer fourmis et insectes de passage. Accompagnés de Mélanie Fichaux, doctorante en écologie, ils étudient l'influence de l'altitude sur la structure des communautés de fourmis au sol, ainsi que les répercussions des changements environnementaux sur ces groupes. Mais ils ne sont pas les seuls à scruter l'activité à leurs pieds. L'excitation des singes saïmiris dans le couvert forestier annonce l'arrivée de Valérie Troispoux, technicienne supérieure de laboratoire, sur la trace de Mélanie Roy, mycologue et carnettiste à ses moments perdus, traquant toute forme de champignons et de lichens, dans l'abondance équatoriale. Un couple d'aras macao éclabousse le ciel mauve de leur plumage rougeoyant, dans un cri rauque caractéristique: le signal de la fin du jour.



Vincent Vedel traque les arachnides. Phasme immobile sur une fleur de chawari. Détail des élytres d'un *Aracynthus sanguineus*. Hadrien Lalagüe récolte les arachnides sur sa toile. L'ingéniosité de la nature pour le camouflage.



Rencontre nocturne avec un criquet à la cuisse affriolante, sur une liane tortue. Vincent Vedel et Hadrien Lalagüe immortalisent, devant son terrier, une magnifique *Theraphosa blondi*, mygale de 30 cm d'envergure. La nuit venue, le sous-bois tropical n'est que vocalises, stridulations, envolées et froufrous invisibles, mais le sommeil vient vite dans les hamacs, après une journée d'inventaire scientifique.

MYGALES GÉANTES ET AUTRES VIPÈRES

Au camp de base, la corvée de bois s'organise pour le repas du soir. Quelques denrées sont cuisinées pour la petite communauté, histoire d'agrémenter les rations militaires. Les oiseaux cloches et leurs congénères diurnes sont repartis en coulisses. Place au ballet des amphibiens et autres insectes, chanteurs, stridulateurs nocturnes. Lampe frontale et treillis à poches, Hadrien Lalagüe, biologiste, et Vincent Vedel, arachnologue, se préparent pour une séance de chasse au filet et de battage très protocolaire. Ils inventorient araignées, mygales, scorpions ou autres opilions présents du sol à hauteur d'homme, et ont d'ailleurs déjà fort à faire sans quitter le camp.

Les premiers soirs sont l'occasion pour Aurélie Dourdain, jeune géomaticienne, de débusquer une splendide mygale squelette, sortie du terrier sous son hamac. Valérie apprécie à sa juste valeur la rencontre avec un scolopendre dans son pantalon de nuit... Les troncs morts en décomposition alen-

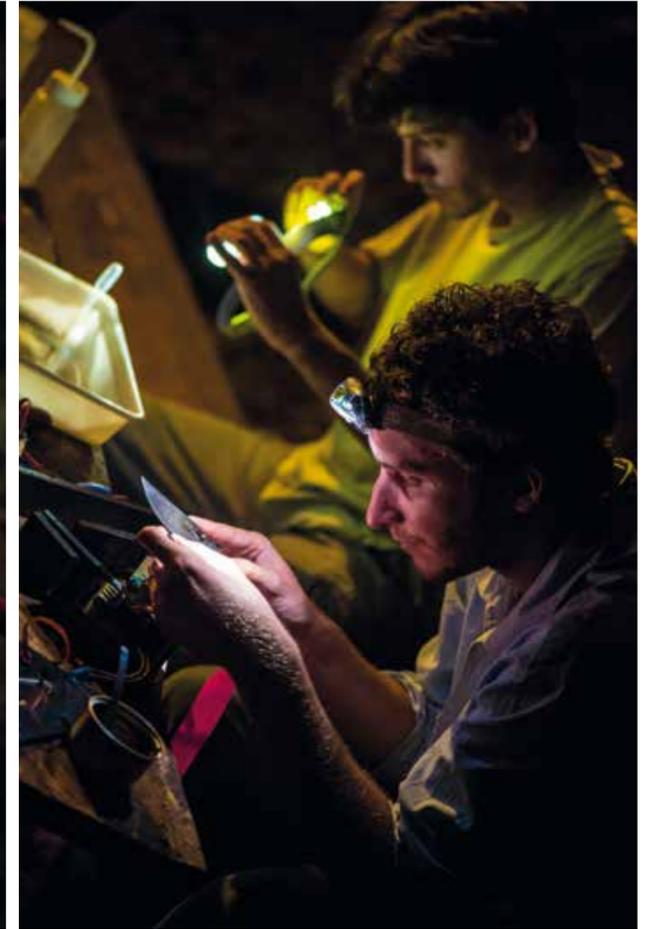
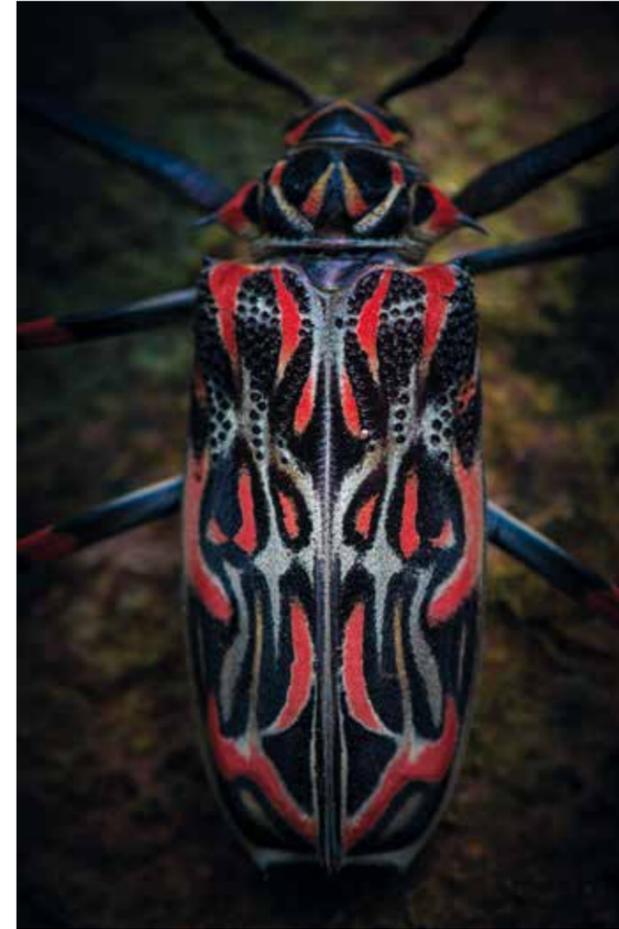
tour tiennent, eux, leurs promesses d'abris de scorpions et de vipères fer de lance, ici appelées grages. Les terriers repérés en journée, sur les layons, s'animent avec les sorties de chasse des *Theraphosa leblondi*, plus grosses mygales au monde, d'une envergure de 30 cm. Mais pour Vincent et Hadrien, les espèces les plus petites et discrètes sont aussi potentiellement les plus intéressantes. Moins étudiées, ils savent qu'ils ont plus de chances d'y trouver de nouvelles espèces pour la région ou peut-être même pour la science; ce qui est le cas pour les botanistes qui viennent de mettre en évidence une nouvelle espèce de fougère pour la Guyane. Parmi plus de 3'400 espèces inventoriées, le Mont Itoupé a d'ores et déjà révélé de nombreuses espèces endémiques du massif ou des rares forêts de brume du département; les exigences écologiques les ont rendues particulièrement sensibles aux changements climatiques. Les efforts d'inventaire des scientifiques placent aujourd'hui ce massif comme l'un des plus riches de Guyane. Et ce n'est que le début de l'aventure...



Elodie Allié et Pascal Petronelli classent et identifient les arbres sur les transects, le fusil servant à faire tomber une branche de canopée pour l'identification. La mante religieuse à toison d'émeraude cherche sa proie. *Acrocinus longimanus*, l'arlequin de Cayenne, porte bien son nom, même si celui-ci se trouve à 200 km de la ville.



A l'heure où d'autres scientifiques tombent dans les bras de Morphée, les arachnologues comme Hadrien Lalagüe ne connaissent pas de répit, alors que l'inventaire nocturne ne fait que débuter.



*Sous l'oeil inquisiteur d'un gecko *Gonatodes annularis*, Stéphane Guitet, armé de sa tarière pour les prélèvements, étudie les variations structurelles des sols. En fin de journée, les entomologistes trient et tentent d'identifier papillons, coléoptères ou larves de moustiques.*